

Le conflitUn passage obligé dans la construction sociale de la confiance entre les jeunes et les institutions locales.

Véronique Bordes

▶ **To cite this version:**

Véronique Bordes. Le conflitUn passage obligé dans la construction sociale de la confiance entre les jeunes et les institutions locales.. Le conflitUn passage obligé dans la construction sociale de la confiance entre les jeunes et les institutions locales., Feb 2008, Saint-Denis, France. halshs-00326387

HAL Id: halshs-00326387
https://shs.hal.science/halshs-00326387

Submitted on 2 Oct 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Colloque international, « La confiance et le conflit »
École doctorale Sciences Sociales de l'Université Paris 8
Nouvelle Université Bulgarie, Sofia

Le conflit
Un passage obligé dans la construction sociale de la confiance entre les jeunes et les institutions locales.

BORDES Véronique
Docteure en Sciences de l'Education
Chargée de recherches associée
CREF, Université Paris X Nanterre

Depuis les années 1980 et l'organisation de la prise en charge de la jeunesse au niveau du local, on assiste à différentes formes d'expressions du conflit entre jeunes et institutions locales. Loin de se satisfaire du filtre que posent les médias pour contribuer à la construction de représentations autour d'une certaine jeunesse, l'approche socio-ethnographique[1] permet de révéler des processus de mise en scène utilisés tour à tour par les jeunes et par les institutions locales, soit pour développer un conflit, soit pour l'éviter.
En observant la vie au sein d'un service jeunesse, on peut constater que la construction de la politique locale en direction de la jeunesse se fait à partir de conflits générés par les jeunes et de négociations concédées par l'institution. Pourtant, après analyse des situations, on s'appercoit que les jeux de mise en scène développer au sein de la ville permettent des interactions entre les jeunes et l'institution. Celles-ci procèdent à la construction par tâtonnements d'une confiance qui permet aux jeunes de prendre place dans la société et d'y jouer leur rôle d'acteur.
En s'appuyant sur les résultats d'une recherche menée durant deux ans à partir d'un positionnement socio-ethnographique[2], nous allons tenter de montrer comment la confiance sociale peut se construire au sein des quartiers dits « sensibles ». Loin de considérer la jeunesse comme de simples fauteurs de troubles, cette recherche montre comment, en s'inscrivant dans des processus de socialisation réciproques, les jeunes et les institutions construisent ensemble une politique adaptée aux besoins locaux. La construction de la confiance sociale nécessiterait-elle, alors, le passage par un conflit constructeur et générateur d'acteurs sociaux ?

L'approche socio-ethnographique

La recherche nécessite l'inscription du chercheur dans un positionnement méthodologique qui va orienter sa recherche et ses résultats. Le positionnement socio-ethnographique permet un recueil de données qui s'effectue par l'intermédiaire des méthodes de l'ethnographie et une analyse qui utilise des concepts sociologiques. Le travail mené sur les phénomènes sociaux et leurs processus me pousse à m'intéresser, tout d'abord, à la sociologie. Pour Mauss[3], l'ensemble des actes et des idées que trouvent les individus face à eux et qui s'imposent plus ou moins, forment une institution que le chercheur se doit d'étudier. Comprendre les

[1] Stéphane Beaud, Florence Weber, *Guide de l'enquête de terrain,* Paris, La Découverte, 2003.
[2] Véronique Bordes, *Prendre place dans la cité. Jeunes et politiques municipales,* Paris, L'harmattan, collection Débats jeunesse, 2007.
[3] Marcel Mauss, *Essais de sociologie,* Paris, Editions de Minuit, 1968.

usages et les modes, les préjugés ou les superstitions, les institutions politiques ou les organisations normatives, reste à la base de l'étude de la société. La sociologie permet donc une analyse profonde de la réalité collective, cherchant à trouver entre les faits des relations intelligibles. Ces relations sont interprétables à partir de théories, fondées sur des recherches empiriques.
C'est au travers de l'étude de la dynamique des échanges entre les personnes et la compréhension de la signification que donnent les individus à leurs actions que je souhaite saisir le sens du jeu social. Il y a différentes façons d'approcher les phénomènes sociaux. Ma posture méthodologique va se situer entre une approche macrosociologique et microsociologique, la globalisation et la localisation, dans un espace intermédiaire et dynamique.
Je m'intéresse donc à des groupes sociaux, les jeunes des périphéries urbaines mais aussi les travailleurs sociaux qui les entourent, à des groupes restreints, les jeunes s'inscrivant dans une pratique juvénile le rap, mais aussi les employés du service jeunesse, et des institutions comme le service jeunesse de la ville observée et plus largement l'ensemble de la municipalité. Cette recherche ne s'arrête pas à l'étude des jeunes rappeurs par une approche des sociabilités juvéniles et une certaine ethnologie des jeunes à l'image de chercheurs comme David Lepoutre[4] ou Michel Fize[5], ni à l'étude d'une politique locale avec une approche de sa gouvernance comme ont pu le faire Patricia Loncle-Moriceau[6] ou Bernard Roudet[7], mais s'intéresse à l'interaction de ces deux problématiques. Le fait de s'interroger sur les interactions qui naissent de la rencontre des jeunes et de l'institution locale va permettre de développer deux niveaux de recherche distincts qui vont dégager l'aboutissement d'un processus interactif, l'observation montrant ses différentes étapes. Au travers de cette mise en lumière, on perçoit bien l'approche interactionniste[8] qui permet de découvrir l'ensemble des actions et des processus qui forment des microsociétés. L'intérêt de cette approche réside dans le fait qu'elle ne se réduit pas aux petits groupes, mais qu'elle facilite l'étude du fonctionnement d'une municipalité développant des politiques locales envers sa jeunesse. Cette recherche permet donc l'étude d'une société, de ses parties et de ses acteurs.
S'appuyant sur la théorie de Ralf Dahrendorf[9] qui développe l'idée d'une grande diversité de groupes sociaux et de groupes d'intérêts qui se forment et se déforment au gré des enjeux de chacun, j'essaie de comprendre ce qui se joue au sein d'une ville, de son service jeunesse et parmi les jeunes pratiquant le rap et s'inscrivant comme usager des politiques locales[10]. Pour cela, je m'appuie sur le courant de pensée de l'Ecole de Chicago[11].

Mise en scène et jeux de cache-cache

En observant jour après jour la jeunesse et l'institution locale, j'ai pu constater qu'il existe des fonctionnements développant des jeux de mise en scène se servant du conflit et de la négociation pour créer des situations suffisamment satisfaisantes pour tous. Mes observations sont parties du constat que, de façon récurrente, la prise en

[4] David Lepoutre, *Cœur de banlieue. Codes, rites et langages,* Paris, Odile Jacob, 1997.
[5] Michel Fize, *Les bandes,* Paris, Desclée de Brouwer, 1993.
[6] Patricia Loncle-Moriceau, « Configurations d'acteurs et politiques locales de jeunesse » dans Lien social et politique n°43, 2000.
[7] Bernard Roudet, *Des jeunes et des associations,* L'harmattan, 2000.
[8] Erving Goffman, *Les rites d'interaction,* Paris, Editions de Minuit, 1974.
[9] Ralf Dahrendorf, *Classes et conflits de classes dans la société industrielle,* Paris, La Haye, Mouton, 1972
[10] Michel Chauvière, *Le travail social dans l'action publique,* Paris, Dunod, 2004.
[11] Jean-Michel Chapoulie, *la tradition sociologique de Chicago. 1892-1961,* Paris, Seuil, 2001.

charge de la jeunesse est sous-tendue par une nécessité de paix sociale. En effet, depuis les années 1980 et les premiers événements dans les banlieues, la jeunesse est devenue un enjeu politique fort au niveau du local. La notion de « tranquillité publique » s'est installée dans nos villes, visant plus particulièrement une certaine jeunesse mise en scène par les médias et permettant le développement d'une police destinée à contenir une jeunesse « potentiellement criminelle ».
Mes observations m'ont permis de repérer le jeu qui se développe entre les jeunes et l'institution locale. On pourrait penser que l'institution propose et que les jeunes disposent. C'est ce qui se passe, le plus souvent, dans certains services jeunesse. Pourtant, dans ce cas, une particularité se rajoute : l'inscription dans une culture juvénile, le hip hop. La municipalité développe donc un pôle hip hop dans lequel elle donne aux jeunes une place, a priori, de consommateur. En effet, si la volonté politique est dirigée vers une participation de la jeunesse, dans la réalité elle se situe plutôt dans un rapport assez classique entre les adultes et les jeunes, les premiers étant sensés posséder quelque chose qu'ils donnent, les seconds recevant ce don. Les jeunes ont donc une dette que l'institution encourage à rendre sous une forme de paix sociale.
Les jeunes sont conscients de ces positionnements. Ils ont demandé, on leur a donné, maintenant ils doivent être satisfaits de ce qu'ils ont. Pourtant, ils arrivent à se positionner différemment dans leurs interactions avec l'institution. En s'inscrivant dans les ateliers, les jeunes acceptent de prendre place dans la mise en scène du hip hop par l'institution. Ils vont jusqu'à participer au festival hip hop et à la diffusion d'une compilation produite par la ville. En acceptant d'entrer dans la mise en scène municipale, ils sont à l'origine d'un échange et d'interactions qui vont leur permettre de prendre place. Ils vont acquérir certains apprentissages au travers des ateliers qui sont animés par des jeunes eux-mêmes inscrits dans la culture hip hop. En fait, l'esprit de cette culture va être transmis aux autres jeunes, dans une sorte de tradition, avec les moyens d'une institution qui ne pense plus l'accompagnement, mais plutôt la tranquillité publique.
Finalement, les jeunes, en acceptant de jouer le jeu de l'institution, s'installent à tous les postes qui permettent la transmission. Ils s'insèrent donc dans l'institution en développant encore leurs pratiques. Ils obtiennent alors assez facilement un accès à la salle de concert dès qu'ils souhaitent organiser un concert. Ils ont compris le principe du projet et savent comment le présenter et l'organiser pour finalement en venir à influencer la gestion de la maison des jeunes. Lors de l'observation des ateliers, on constate que les responsables sont des jeunes qui organisent l'accompagnement des jeunes à leur façon.
Finalement, la participation des jeunes est effective, mais pas à la manière que les adultes avaient pensée, puisqu'elle est organisée par les jeunes eux-mêmes. Leur maîtrise de pratiques et de savoirs qui restent étrangers aux adultes leur permet de saisir les fonctionnements de l'institution et d'influencer leur évolution.
Très tôt leur condition sociale et leur envie de s'inscrire dans une pratique juvénile les pousse à développer des qualités d'opportunisme. Ils finissent par pouvoir juger des possibilités offertes par les municipalités. Et même s'ils semblent enfermés dans des cadres institutionnels, ils arrivent à créer des espaces d'échanges.
On se retrouve alors avec une institution qui donne, des jeunes qui sont mis en position de recevoir et donc d'être redevables. Pourtant, les jeunes, par leurs positionnements et leurs savoir-faire, développent alors des échanges qui n'étaient pas prévus par l'institution, l'entraînant hors de cadres trop rigides. Le problème de

l'institution est alors de savoir recevoir les dons de sa jeunesse[12]. Chaque partie joue donc un jeu de mise en scène pensant être les maîtres d'œuvres et trouvant, finalement, au travers d'échanges pas toujours prévus ou repérés, un positionnement suffisamment satisfaisant.
Pourtant, cette relation qui se construit jour après jour, ne se détecte pas facilement. En effet, bien souvent les acteurs n'ont pas ou peu conscience de ce qui se passe. Certains moments permettent de mettre en lumière ces relations, même si les acteurs peinent à se rendre compte qu'ils sont en train d'échanger, de négocier et de recomposer de nouveaux fonctionnements. Ces moments forts sont les périodes de conflit.

Le conflit, un mal nécessaire

Le plus souvent, le conflit est une période très mal vécu par les acteurs. Pourtant, au sein des institutions, les intérêts et les besoins sont contradictoires[13], ce qui entraîne naturellement différentes sortes de conflits qu'ils soient d'intérêts ou de pouvoir. Le problème réside dans la prise en considération de l'existence du conflit. C'est là que la notion d'appartenance va prendre toute sa dimension.
La notion d'appartenance est très importante pour les jeunes qui sont, le plus souvent, dans une défection dont les termes varient en fonction des situations : désaffiliation, déscolarisation, etc. Pourtant, on assiste régulièrement à une recomposition des identités et des appartenances qui vont se traduire de façon diverse. L'attachement au quartier est quelque chose de très présent dans les banlieues. On appartient à une cité et on vit dans un bâtiment précis. C'est là qu'on a grandi, même si l'état général des lieux est délabré. Une preuve de cet attachement est la détresse des habitants face aux restructurations urbaines. Les jeunes rappeurs exposent leur appartenance de façon presque systématique dans leurs textes, nommant leur département, leur ville, leur quartier voire leur cité. Cette notion d'appartenance n'est pas un phénomène nouveau. Au temps des Apaches[14], les jeunes s'identifiaient, par le nom qu'ils donnaient à leur bande, à une rue, un quartier ou un lieu-dit.
Dans les quartiers, les jeunes s'engagent dans une telle occupation de l'espace public que leur appartenance aux lieux se développe autant que leur inscription dans un groupe. La notion d'appartenance semble donc liée à un espace géographique dans lequel le jeune évolue au quotidien et où il développe des sociabilités juvéniles. Pourtant, comme David Lepoutre[15] l'a constaté avant moi, l'appartenance locale ne se résume pas à une présence familiale ou à une possession foncière.
En fait, si les jeunes issus de l'immigration construisent dans leur quartier les racines que leurs familles ont perdues en s'exilant, ils mettent aussi en place un réseau de connaissances qui leur permet d'appartenir à un groupe. Au-delà d'une reconnaissance territoriale, cette appartenance garantit aussi une certaine sécurité à la personne. Être connu et reconnu est donc un atout qui témoigne d'une appartenance à une histoire et une mémoire, donnant à la fois des repères, mais aussi une certaine sécurité.

---

[12] . Marcel Mauss qualifie ces actes de contre-don qui est, dans les sociétés primitives, un défi puisque l'on rend plus que l'on a reçu alors même que parfois on ne possède rien
[13] Jacky Beillerot, *L'institution, Textes français contemporains de base,* Nanterre, Publidix.
[14] Dominique Kalifa, « Archéologie de l'Apachisme. Les représentations des Peaux-Rouges dans la France du XIXème siècle » dans Le temps de l'Histoire n°4, juin 2002.
[15] David Lepoutre, *Cœur de banlieue…,* 1997. Déjà cité.

Dans la ville observée, les jeunes et les institutions locales sont dans l'obligation d'avoir des relations, les orientations politiques de la ville imposant cette coopération. Cette appartenance commune au fonctionnement de la politique de la ville les réunit dans une certaine coopération. L'interaction devient nécessaire même dans le cas d'un positionnement institutionnel de service face à un public de jeunes d'usagers, la relation existe, parfois conflictuelle. En fait, les conflits permettent une identification à l'appartenance d'un collectif. Ils sont la démonstration de l'existence de la démocratie. Des jeux de pouvoirs se mettent en place de façon perpétuelle, même si les groupes préfèrent, en général, un affrontement plus informel. C'est là que la différence se fait entre l'institution constituée de groupes d'adultes et les jeunes. Si les adultes préfèrent développer des stratégies cachées, les jeunes n'hésitent pas à se positionner frontalement dans le conflit. C'est ce qui effraie les adultes qui, du coup, cherchent un moyen de revenir à des échanges plus feutrés.

De façon générale, lorsque l'adulte s'inscrit dans le conflit, il développe des actions qui lui permettent de garder un positionnement de dominant. Les jeunes de leur côté entrent en conflit pour négocier des changements et non pour prendre la place de l'adulte. Ils lui reconnaissent un pouvoir légitime[16] qui correspond à un positionnement institutionnel et hiérarchique. Le plus souvent cette acceptation est de l'ordre de l'inconscient. Les jeunes comprennent la fonction du pouvoir de l'adulte, même s'ils ne sont pas toujours d'accord. Pourtant, s'ils sont prêts à « prendre place » dans la structure pyramidale du pouvoir de la société, ils se heurtent souvent à la peur des adultes de perdre leur propre place. Les jeunes s'inscrivent donc dans le fonctionnement de la démocratie, quelquefois au-delà des adultes.

Un exemple est l'occupation de la maison des jeunes durant laquelle ils sont entrés en conflit pour revendiquer un droit à s'inscrire dans une pratique juvénile. Les adultes ont commencé par les ignorer, pensant que tout rentrerait dans l'ordre sans intervention. En fait, ils ont ignoré les jeunes, n'ayant pas l'habitude d'affrontements aussi brutaux. Quand les jeunes se sont installés dans l'occupation, les adultes ont commencé à avoir peur. Ils ne comprenaient pas l'attitude des jeunes qui avaient une demande et n'envisageaient pas d'autre solution au conflit. Finalement, c'est le maire qui est venu les voir et les écouter. Il n'a pas hésité à se déplacer à la maison des jeunes, puis à recevoir les jeunes à la mairie. Il s'est donc positionné en médiateur, loin de toute posture de domination. C'est peut-être ce qui a permis d'amorcer les négociations.

Durant mon travail de recherche j'ai pu observer les réactions du maire face aux jeunes. La première évidence est qu'il n'a pas peur d'être dépossédé de son pouvoir. Il est donc prêt à se mettre à l'écoute. En fait, il s'inscrit, comme les jeunes, dans une démarche démocratique, entrant de plain-pied dans le conflit pour trouver une solution satisfaisante pour tous. Ce comportement ne se retrouve pas ou peu chez les autres adultes en contact avec les jeunes. Le chef de service des pratiques culturelles a tendance à entretenir des relations tendues avec les jeunes, mais aussi avec ses collègues. Il semble être en permanence en train de se battre pour conserver sa position. Les animateurs, en général, sont dans l'écoute. Ils sont les premiers à entendre les revendications des jeunes, faisant le lien avec l'institution. S'ils peuvent intervenir dans certains cas pour négocier, le plus souvent ils doivent se référer au directeur du service jeunesse.

Les conflits de face-à-face, s'ils ne font pas peur aux jeunes, déstabilisent, en général les adultes, car ils mettent en évidence la fragilité des équilibres des pouvoirs

[16] François Petit, Michel Dubois, *Introduction à la psychosociologie des organisations,* Paris, Dunod, 1998.

qui régissent les relations et les fonctionnements. Pourtant, à aucun moment je n'ai observé, de la part des jeunes, l'envie d'éliminer les adultes.
L'institution tente de cacher les conflits qui éclatent avec les jeunes, considérant qu'ils sont la preuve de son échec ou de son incompétence. Pourtant, lorsqu'il y a conflit, on sait qu'il y a déjà échange, réflexion et recherche d'une solution satisfaisante pour tous. Les jeunes sont conscients de ce cheminement. Si certains utilisent le conflit de façon opportuniste pour obtenir, sous la menace, des réponses à leurs envies, la plupart s'inscrivent dans une véritable participation constructive, au travers d'une revendication qui n'a rien à voir avec le pouvoir des adultes, mais bien l'usage de la démocratie et de leur droit d'expression.
Les jeux de mise en scène et de conflits qui se développent entre les jeunes et les institutions sont donc sous-tendus par des relations de pouvoir et leur mise en équilibre. Au sein de l'institution, chacun à une place à tenir, impliquant l'exécution d'une tâche. Les plus faciles à repérer sont les personnes employées par l'institution. Elles ont un statut énoncé et une mission à mener à bien. Quelques fois, le statut et la mission sont mal définis, pourtant, l'institution rétribue ses employés. Ils ont donc une place « formelle » à laquelle viennent s'ajouter des comportements « informels » qui permettent aux acteurs de tenir une place.
De façon moins évidente, les jeunes aussi ont une place à tenir au sein de l'institution. Ils sont en lien avec elle et lui permettent de développer des missions. Sans les jeunes, l'institution locale existerait différemment et sans l'institution locale, les jeunes seraient ailleurs. Qui alors a des pouvoirs, comment et dans quelles conditions les utilise-t-il ?
On peut dire que tout le monde, à un moment ou à un autre, détient un pouvoir qu'il utilise de façon plus ou moins consciente. Reste à savoir comment l'équilibre s'installe. Jacky Beillerot[17] nous dit que la réunion est le commencement de la confrontation des pouvoirs. Pourtant, l'institution provoque quelques fois des rencontres avec les jeunes. J'ai eu l'occasion d'assister à une réunion menée par le maire sur le thème « jeunes et civisme». Si les jeunes s'expriment et sont écoutés, le pouvoir est entre les mains du maire qui développe un charisme et entretient une proximité avec le public jeune. À aucun moment les jeunes ne contestent son positionnement, même s'ils expriment quelques revendications militantes qui sont discutées, voire approuvées par le maire. Ici l'équilibre est maintenu en même temps que le lien social et politique qui unit l'assemblée.
Lorsque les jeunes provoquent le conflit en se positionnant comme revendicateurs d'une place, les pouvoirs se déplacent. En fait, la peur du conflit fait perdre sa position de pouvoir à l'institution. Les jeunes en ont conscience et savent l'utiliser jusqu'à ce que le maire intervienne et rétablisse l'équilibre. De leur côté, les animateurs ont le pouvoir d'accompagner les jeunes ou de les abandonner. Ce pouvoir est très important car il peut compromettre l'installation d'une relation pédagogique. Les jeunes, quant à eux, ont le pouvoir de se laisser accompagner ou de refuser tout échange. Les deux parties interviennent par leur comportement et leur choix dans le maintien d'un équilibre dans les relations. Quelques fois, les animateurs n'ont pas la capacité de tenir leur position par manque de formation, l'équilibre est rompu et on assiste à des comportements déviants de la part des jeunes comme des animateurs.
Finalement ces relations de pouvoir permettent une interaction entre les jeunes et l'institution locale, créant des liens dans un équilibre où chacun trouve une

[17] Jacky Beillerot, *L'institution,* déjà cité.

satisfaction. Quand ce n'est plus le cas, le conflit éclate et permet de renégocier un nouvel équilibre. La ville affiche une politique en direction de sa jeunesse active, citoyenne et efficace, pendant que la jeunesse n'hésite pas à provoquer des conflits, pour obtenir une négociation qui va faire évoluer les fonctionnements. Chacun développe un pouvoir construisant finalement, au travers d'interactions et d'expérimentations, une politique jeunesse. Si les jeunes font l'expérimentation des fonctionnements de l'institution, l'obligeant à repositionner sans cesse son pouvoir, l'institution fait aussi l'expérimentation de la jeunesse construisant un savoir dans l'interaction. On a là un processus de socialisation réciproque qui permet un positionnement des pouvoirs en perpétuelle évolution, construisant un équilibre au jour le jour. Cet équilibre des pouvoirs étant un critère fondamental de démocratie.

Quand la jeunesse rencontre l'institution

La rencontre reste à la base du fonctionnement de l'institution locale. Grâce aux conflits et aux revendications, la rencontre a donc lieu entre les jeunes et l'institution locale. Elle n'est jamais simple et demande à se construire petit à petit. Si le service jeunesse développe des fonctionnements qui apparaissent comme de simples propositions de services, les jeunes savent se saisir des fonctionnements mis à leur disposition pour évoluer et « prendre place » en participant. En développant des projets hip hop, en participant à l'évolution des fonctionnements des ateliers, la jeunesse se place en véritable formateur de l'institution locale. Elle ne va plus simplement se servir, mais elle va faire évoluer les propositions en fonction de ses besoins. L'institution, quant à elle va garder le sentiment de maîtriser ses fonctionnements, permettant aux jeunes de « prendre place » sans se sentir menacée.

Cette rencontre est importante car elle permet aux jeunes de prendre conscience des savoirs qu'ils détiennent et qu'ils peuvent, eux aussi transmettre. Cette expérimentation et cette construction de lien leur permet de relever l'estime qu'ils ont d'eux-mêmes et de leur capacité à « prendre place ». L'accompagnement institutionnel, même s'il n'est pas toujours conscient, permet aux jeunes d'avancer vers un positionnement d'acteur social. Se forment alors des échelles différentes de « prise de place » dans des configurations variables.

Dans le cas d'une institution « fermée », le jeune est repoussé loin de toute participation. Sa place se construit alors par une désaffection avec la recherche d'autres lieux pour accomplir sa socialisation ou une entrée en résistance. Celle-ci peut provoquer l'indifférence institutionnelle avec une désaffection du jeune ou une réaction violente qui entraîne des désordres urbains. Dans le cas où la résistance du jeune est prise en compte, l'institution s'ouvre à la négociation. Le jeune peut alors participer au fonctionnement de l'institution. Sa place de militant se transforme, avec le temps, en place d'acteur social. Dans le cas des désordres urbains, l'institution peut céder à la pression et permettre une certaine participation en donnant une place de militant puis d'acteur social. Elle peut aussi s'inscrire dans une ligne de résistance et entraîner des situations de répression, avec le développement d'une police des jeunes motivée par la seule dimension criminelle de la jeunesse. Il faut noter que la désaffection des jeunes peut avoir des conséquences dans leur construction personnelle et citoyenne et dans leur prise de position.

Dans le cas d'une institution « semi-ouverte », les jeunes ont accès à un certain nombre d'espaces pensés par l'adulte, dans le cadre d'orientations politiques basées sur la peur ou la méconnaissance de la jeunesse. Les jeunes peuvent alors

« prendre place » en tant que consommateur en n'influençant que par leur participation ou non participation au fonctionnement de l'institution. Ils peuvent aussi décider d'influencer plus concrètement les fonctionnements en soumettant des transformations. L'institution peut alors se fermer entraînant des positionnements exposés juste avant, ou s'ouvrir un peu plus en donnant une place à la jeunesse, au travers d'une écoute et d'un accompagnement. On trouvera alors une institution ouverte, à l'écoute, désireuse de construire une place à sa jeunesse. Il faudra alors s'interroger sur la véracité de cette ouverture en observant les réactions de l'institution. On peut en effet trouver des fonctionnements que l'on décide d'ouvrir à la jeunesse, sans pour autant être correctement réfléchis. La conséquence est souvent le positionnement de repli de l'institution face à une véritable prise de position de la part de la jeunesse.

Pourtant, dans certains lieux, les acteurs de l'institution locale ont réfléchi à l'importance de la place de la jeunesse et, aidés d'experts, ils construisent avec les jeunes un véritable accompagnement vers un positionnement juvénile d'acteurs de la cité.

Ces échelles de positions et ces configurations de l'action des institutions en direction de la jeunesse, sont d'autant plus importantes que le plus souvent, les adultes ont du mal à percevoir leur existence et leur importance. Les fonctionnements institutionnels se font à partir de directives politiques plus ou moins précises, sans prendre le temps de consulter les jeunes, avec l'impératif d'afficher une municipalité attentive à la jeunesse, même si les notions de « prendre place » et d' « acteur social » restent des idées pour cheminer vers une citoyenneté qui est devenue, ces dernières années, à la mode.

Le positionnement de l'institution locale est donc important car il induit des conséquences sur la prise en considération de la jeunesse et sur la place qu'on lui laisse, ou ne lui laisse pas prendre. Ce cheminement socialisant va être à la base de la participation des jeunes, puis des adultes. Souvent, l'inscription des jeunes dans une pratique culturelle leur permet une participation citoyenne, là où l'institution n'avait pas prévu d'en organiser. Cette prise de positionnement juvénile, qui fait partie de sa socialisation, est souvent perçue comme une prise de pouvoir, alors qu'elle doit être lue comme une aide à la construction, en commun, de la société. Car si l'institution apporte des moyens et une certaine connaissance aux jeunes, ceux-ci donnent, lorsqu'ils en ont la possibilité, des savoirs et des savoir-faire qui bien souvent font défaut aux adultes.

On comprend toute l'importance de cette rencontre entre les jeunes et l'institution locale. Quelle que soit la forme qu'elle prend, quel que soit l'espace dans lequel elle a lieu, elle reste nécessaire pour que la jeunesse s'autorise à « prendre place ». Le conflit et les jeux de pouvoir restent des indicateurs d'une relation qui s'organise. La négociation permanente d'espaces par les jeunes est une façon de se construire et de se réaliser comme un véritable acteur social. Les adultes, même s'ils n'en ont pas toujours conscience, interagissent avec les jeunes qui se construisent en se socialisant et en socialisant, du même coup, l'institution. Le conflit devient alors le vecteur de la construction sociale d'une confiance entre les jeunes et l'institution locale, permettant à tous de prendre place.

Bordes Véronique
bordesveronique@orange.fr